

# Romain Rolland, Stanisław Brzozowski et Henri Barbusse face à la question de l'éthique scientifique

par Anna Sieroszevska-Kwiatek\*

L'article de Stanisław Brzozowski datant de 1904 sur l'éthique de Spencer (publié dans *Kultura i Życie (Culture et Vie)* en 1907 rappelle, de manière surprenante, une discussion menée vingt ans plus tard par Romain Rolland et Henri Barbusse dans les revues « Art Libre » et « Clarté ». Ces deux polémiques naquirent dans des contextes socio-culturels différents et leur portée n'était pas la même : la réflexion de Stanisław Brzozowski sur l'éthique de Spencer avait un caractère purement théorique alors que la discussion menée entre les deux auteurs français avait trait à un événement historique bien concret, à savoir le sort du socialisme dans l'entre-deux guerres. Les similitudes de pensée et de conclusions sont néanmoins surprenantes. Il faut noter cependant qu'une mise en parallèle de l'éthique de Spencer et du marxisme permet de situer la pensée de l'auteur polonais dans le contexte des enjeux essentiels de l'époque et, de ce fait, d'établir un lien direct avec le débat qui opposa Rolland et Barbusse.

La polémique eut lieu au début des années vingt (février 1921-avril 1922), moment où la pensée communiste gagnait de nombreux adeptes en Europe Occidentale. En 1919, Rolland publiait « La Déclaration de l'indépendance de l'esprit » dans « l'Humanité » alors qu'Henri Barbusse coopérait à la création de la revue « Clarté » qui était passée d'un éclectisme de pensée lié à la tradition de la démocratie républicaine et du pacifisme internationaliste au communisme de la III<sup>ème</sup> Internationale. Romain Rolland refusait de participer au mouvement de *Clarté* d'autant plus que, préconisant l'indépendance du

jugement, il tenait à garder ses distances vis-à-vis du parti socialiste dont il dénonçait la lâcheté durant la guerre. Rolland et Barbusse représentaient donc, parmi les intellectuels français, deux branches de la pensée de gauche. La discussion opposait ainsi les partisans d'un même camp qui, dans les années trente, devaient s'unir dans une lutte commune contre le fascisme. Les deux écrivains critiquaient le régime capitaliste et préconisaient une transformation radicale de la société au profit du prolétariat. Barbusse appréhendait le socialisme et la question de la révolution dans une perspective politique, du point de vue d'un marxiste orthodoxe. Or, pour Rolland la révolution posait avant tout un problème d'ordre moral : il s'opposait à ce que les révolutionnaires sacrifient les valeurs éthiques au nom de l'efficacité de leur entreprise. Ce problème constituait l'enjeu du débat. Romain Rolland, s'il avouait ne pas condamner les principes sur lesquels reposait la révolution russe, ne pouvait cependant accepter les moyens dont usaient ses adeptes. À cette époque, il manifestait en effet un intérêt accru pour la philosophie hindoue de la résistance passive, surtout pour la pensée de Gandhi qu'il aurait volontiers appliquée à la lutte révolutionnaire en Europe. Barbusse, en revanche, se plaçant du côté du léninisme et du socialisme révolutionnaire de la III<sup>ème</sup> Internationale (il rejoignit le parti communiste en 1923), reprochait à l'auteur de *Jean-Christophe* de présenter des arguments puérils, de proposer des solutions impossibles à mettre en place ainsi qu'une vision vague, impressionniste de l'ensemble du problème, d'autant

plus dangereuse qu'elle tuait la volonté de lutte.

À la vision de l'auteur de *Clérambault*, Barbusse opposait sa théorie du socialisme scientifique, basée sur une analyse rationnelle de la réalité sociale et reposant sur des lois inébranlables. Cette dernière rappelait la pensée évolutionniste de Spencer. Rolland critiquait chez Barbusse de même que Brzozowski chez Spencer la notion d'éthique scientifique ainsi que les conséquences qui en découlaient. La réflexion théorique du penseur polonais jette une lumière sur l'argumentation de Romain Rolland sur un événement historique concret qu'était la révolution. Rolland, de même que Brzozowski démontrait que le socialisme scientifique, c'est-à-dire l'application de méthodes scientifiques à l'éthique ou au régime social, menait inévitablement à la reconnaissance du principe selon lequel la fin justifie les moyens.

## I

Dans son article intitulé « L'autre moitié du devoir » qui ouvrait le débat, Barbusse faisait part des reproches adressés aux rollandistes. Il nommait ainsi les intellectuels se prévalant de la pensée de Rolland car il voulait éviter de critiquer l'auteur lui-même auquel il vouait une profonde estime pour son attitude pacifiste durant la Grande Guerre. Rappelons que dans les années 1914-1918 l'auteur de *Jean-Christophe* avait écrit une série d'articles dans lesquels il condamnait la haine et la cruauté dans les deux camps opposés. Les critiques de Barbusse, même si formellement adressées aux rollandistes, visaient en réalité Romain Rolland. Ce dernier les comprit d'ailleurs ainsi et entendait y répondre.

Barbusse considérait que Rolland, se limitant à formuler des critiques à l'égard du régime capitaliste, même si ses remarques ne manquaient pas de justesse, ne réalisait que la première partie du devoir, la partie « négative ». Il n'était jamais passé à la phase « positive », la seconde moitié du devoir, dans laquelle il aurait proposé de remplacer le mauvais régime par un meilleur, socialiste. Comme tout changement politique nécessite des solutions pratiques, Barbusse n'excluait pas l'utilisation de la violence qui aurait forcé l'individu à reconnaître le nouveau régime. Il était en effet plus simple de changer le régime politique d'un pays que l'individu lui-même. Or, les rollandistes refusaient de légitimer l'utilisation de la violence incompatible, à leurs yeux, avec les principes moraux et se limitaient à la condamner dans toutes ses formes, soulignant en même temps la nécessité de défendre l'indépendance de l'esprit. En conséquence, ils évitaient l'action pratique, se réfugiant dans la célèbre « tour d'ivoire ». Il manquaient ainsi de réaliser « la seconde partie du devoir », que Barbusse définit ainsi dans son article :

« édifier contre l'ordre social qui est la vérité de fait, un ordre idéal qui n'est tout d'abord que la vérité théorique, œuvre spirituelle, comme une science. [...] c'est par l'examen réaliste des conditions de vie individuelle et collective et par le raisonnement qu'ils bâtissent l'idée »<sup>1</sup>.

Barbusse désirait substituer à l'ancien régime un nouveau régime, socialiste, conformément à l'idée du progrès de l'humanité. Il s'agissait en effet d'une évolution nécessaire, puisque soumise aux lois incontournables de l'évolution historique. Ces dernières, loin d'avoir été établies par Marx ou un quelconque autre théoricien du socialisme, existent dans la nature et se prêtent à une analyse scientifique. Pour définir le nouveau régime Barbusse se servait du terme de « géométrie sociale », montrant ainsi que le socialisme scientifique était soumis aux mêmes lois que les sciences :

« Les garanties qu'offre aux exigences de l'esprit et de la conscience le plan de reconstruction socialiste ? Mais n'est-ce point la mise en

*application docile et logique des vérités éternelles dont le culte nous est commun à tous ? Nous ne brandissons pas, après l'avoir découvert ou composé mystérieusement, un recueil de recettes magiques et hermétiques ; toute la structure de la réorganisation idéale est commandée par l'élimination d'anomalies abominables et il ne peut y avoir de fautes de calcul dans cette géométrie sociale révolutionnaire que les principes généraux de « Clarté » bornent et encadrent. Il n'y a pas plus d'outrecuidance à le proclamer qu'il n'y en a de la part des savants à proclamer l'infailibilité des lois fondamentales des sciences appliquées, dans les régions délimitées, restreintes, pratiques, où les sciences appliquées sont autorisées à employer ce grand mot de vérité »<sup>2</sup>.*

Une semblable approche des sciences était également propre à Spencer qui identifiait les lois gouvernant les sociétés aux lois de la nature. Ce point de vue fut combattu par Brzozowski dans son article sur l'éthique de Spencer. Il est important de s'arrêter sur les arguments de l'auteur de la *Légende de la Jeune Pologne*.

Pour Brzozowski la question du socialisme scientifique ne constituait qu'un des exemples d'une approche scientifique des questions relevant du domaine de l'éthique. La critique de l'éthique de Spencer entraînait ainsi dans le cadre plus large d'une lutte que le penseur polonais livrait au positivisme. Selon Brzozowski, le naturalisme positiviste, considérant la réalité comme un fait relevant de la nature uniquement, était le mode de pensée le plus caractéristique des penseurs du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils appréhendaient en effet le monde comme « une mosaïque de faits interdépendants et se définissant les uns les autres »<sup>3</sup>, la tâche de la philosophie étant de déceler les relations entre ces faits et définir les lois qui les régissaient. Cependant, la méthode positiviste ne s'appliquait pas uniquement aux phénomènes relevant de la réalité matérielle, elle voulait également étudier le côté spirituel de l'homme, la culture, la religion ou l'éthique. Dans cette optique, les questions éthiques faisaient l'objet d'une connaissance causale. Afin de

mieux illustrer ses propos, Brzozowski évoquait les mots de Taine « Le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre »<sup>4</sup>. La valeur morale était ainsi réduite à un fait naturel. L'auteur polonais reprochait aux partisans d'une telle approche d'ignorer la différence fondamentale entre valeur et fait que lui-même s'efforçait de démontrer.

Il démontrerait en premier lieu que le système éthique de Spencer reposait sur des fondements très fragiles qui le rendaient illusoire. En effet, il se basait sur des « valeurs comprises en tant que telles ». Il s'agissait de valeurs que le philosophe anglais admettait de manière totalement arbitraire, telles que le bonheur, ou encore l'adaptation de l'homme aux lois de la nature qui, indéniablement, devait mener au bonheur. Se servant de la notion de valeurs, Spencer pouvait passer du domaine des faits au domaine des normes morales. Les valeurs apparaissaient ainsi comme des faits conditionnés de manière biologique, psychologique ou sociale. Les lois régissant ces faits étaient en même temps des principes moraux. La seule vérification de la moralité étant le bonheur, Brzozowski nommait l'éthique de Spencer hédoniste ; il la considérait comme une théorie du progrès comprise de manière hédoniste. Toutes les manifestations spirituelles et matérielles soumises à l'idée du progrès devaient ouvrir la voie vers le bonheur. Dans l'éthique évolutionniste de Spencer il n'existait pas d'autres lois hormis la loi de la vie et celle de la lutte pour la survie. Une telle vision purement mécaniste du progrès, considéré comme le résultat de l'action de « forces dans la vie humaine avec la nécessité naturelle »<sup>5</sup>, était soumise à une forte critique par le penseur polonais.

La théorie du progrès ainsi comprise était également présente dans la philosophie de Marx. En polémiquant avec l'éthique de Spencer, Brzozowski polémique de même avec Marx, auquel il fait d'ailleurs allusion à plusieurs reprises dans son article, le marxisme constituant un excellent exemple de l'application de méthodes scientifiques aux sciences sociales. Brzozowski remarquait que, si pour Spencer la

1. H. Barbusse, *L'autre moitié du devoir, à propos du «Rollandisme»*, «Clarté» 1921, no 3, article cité dans le recueil *Romain Rolland, Textes politiques, sociaux et philosophiques choisis*, Jean Albertini, Editions sociales, Paris 1970, p. 194.

2. H. Barbusse *L'autre moitié du devoir, à propos du «Rollandisme»*, op. cit. p. 196, 197.

3. S. Brzozowski, *Kultura i Życie*, Varsovie, 1973, p. 258.

4. *Ibidem*, p. 259.

5. *Ibidem*, p. 263.

6. *Ibidem*, p. 260.

valeur comprise en tant que telle était l'adaptation aux lois de la nature, pour les marxistes il s'agissait de « l'état de la société qui devait succéder au régime capitaliste, en vigueur des lois régissant le progrès social »<sup>6</sup>.

Brzozowski attirait l'attention sur la force de la psychologie de classe à laquelle étaient entièrement soumises lesdites « lois naturelles nécessaires ». Malgré certaines différences, les théories de Marx et de Spencer avaient de nombreux points communs, puisqu'elles reposaient sur des principes théoriques semblables combattus par Brzozowski. Les deux théories essayaient de déduire la valeur du fait et créer une théorie du progrès purement naturelle. C'était l'erreur de toute éthique scientifique, aussi bien de l'évolutionnisme de Spencer que du matérialisme historique ou du naturalisme positiviste. Pour les représentants de tous ces courants de pensée, le progrès apparaissait comme un processus vital menant par le biais de la lutte au bonheur universel. La notion de bonheur constituait ainsi un synonyme de la valeur morale en général.

Les arguments du penseur polonais dans sa discussion avec le philosophe anglais rappelaient les réflexions de Romain Rolland qui, dans son échange avec Barbusse, polémiquait avec le marxisme et le socialisme scientifique. Notons au passage que Rolland, comme Brzozowski, marquait ses distances voire déplorait la sécheresse du positivisme et du scientisme.

Ainsi, à Barbusse croyant que le nouveau régime social communiste constituait un idéal puisqu'il était déduit d'une nécessité de fait commandant au progrès social, Rolland répondait que la doctrine du communisme néomarxiste avait peu en commun avec le progrès de l'humanité. De même que Brzozowski qui luttait contre l'automatisme du progrès économique constituant, à ses yeux, une caricature de la pensée de Marx, il soumettait à une forte critique le dogmatisme des marxistes. Ces derniers, fidèles aux principes figés du matérialisme économique, semblaient ignorer la profonde complexité de la vie aussi bien dans sa dimension individuelle que sociale. Or l'histoire, de même

que la vie, contient un élément de créativité, elle coule, semblable au fleuve d'Héraclite, se dérobant aux descriptions basées sur des normes fixes. Une telle vision était également applicable au régime social que fut le socialisme : Brzozowski y voyait essentiellement un processus vital s'opérant dans les masses qui travaillaient alors que Romain Rolland insistait sur la notion d'indépendance de l'esprit qu'il fallait préserver de tout dogmatisme et fanatisme. L'auteur de *Jean-Christophe* notait que Barbusse et ses enthousiastes ne doutaient guère des « Vastes nappes souterraines qui s'amassent dans l'âme de l'humanité actuelle, et des puissants courants de fond qui la remuent. Votre attention se restreint un peu trop à la surface du monde ; elle rationalise la vie, à l'excès. Et la tendance de Clarté semblerait, à vous entendre, de ramener l'énigme de l'évolution humaine à un problème de géométrie euclidienne.[...] vous êtes plus rationaliste que ces savants d'aujourd'hui, auxquels vous vous comparez, et qui, eux, sont bien loin d'affirmer l'infailibilité des lois fondamentales... »

*Quoi qu'il en soit, mon cher Barbusse, moi, je n'y crois pas, à l'infailibilité des lois de votre géométrie sociale ; et je ne m'y rallie point :*

1. *Parce que, en théorie – (mais, en matière politique et sociale, qu'est-ce que la théorie – la réalisation est tout) – en théorie, la doctrine du communisme néomarxiste me paraît (sous la forme absolutiste qu'elle revêt actuellement) peu conforme au véritable progrès humain. [...]*

2. *Parce qu'en fait son application en Russie n'a pas seulement été entachée d'erreurs funestes et cruelles, [...] mais parce qu'à cette application les chefs de l'ordre nouveau ont sacrifié trop souvent, de propos délibéré, les plus hautes valeurs morales : l'humanité, la liberté, et – la plus précieuse de toutes – la vérité. »<sup>7</sup>*

## II

Examinons à présent la question de ladite scientificité des lois de la nature. En réponse à la première lettre ouverte de Rolland, Barbusse écrivait :

« Ce qui est fragile et aléatoire,

*ce sont les hypothèses métaphysiques qu'admet, sans s'en préoccuper d'avantage, la science expérimentale, mais non les rapports constants qu'elle fixe entre les apparences. Quelle que soit la théorie qui prévaille sur la nature essentielle d'éléments comme l'espace, le temps ou la matière, la réalité des lois physiques ou chimiques n'en est pas entamée. »<sup>8</sup>*

Nous pouvons retrouver une idée semblable chez les partisans de l'éthique scientifique du positivisme. Selon Brzozowski, ils firent reculer la pensée moderne jusqu'à l'époque de la philosophie antérieure au kantisme. Ils considéraient le fait naturel comme une expression directe de la réalité, rejetant par cela l'idée principale de Kant, selon laquelle le fait naturel n'apparaît que comme le résultat d'une certaine transformation de la réalité par l'homme. La forme dans laquelle ce fait se manifeste à l'observateur dépend de la position que l'individu choisit par rapport à la réalité. Le même fait apparaît, par exemple, de manière différente selon qu'on l'appréhende du point de vue de la physique, de la chimie ou de la biologie. Les faits préétablis n'existent pas. Conformément aux mots de Goethe « Tout fait renferme déjà une théorie ». Rolland analysait les arguments de Barbusse du point de vue d'un kantiste, même s'il ne citait pas le nom du philosophe dans ses réponses. L'auteur de *Jean-Christophe* s'accordait avec Barbusse que « ce qui est fragile et aléatoire, ce sont les hypothèses métaphysiques qu'admet la science expérimentale, mais non les rapports constants qu'elle fixe entre les apparences ». Il considérait, dans l'esprit de Kant, que l'homme peut connaître uniquement les phénomènes qu'il perçoit selon ses possibilités sensorielles, ce qui rend sa connaissance relative.

« Nous ne connaissons, grâce à nos sensations, que des rapports, que nous appelons phénomènes, car nous ne jugeons, nous ne percevons que par rapport à une certaine unité, base de comparaison, dont le choix indique à quelle échelle d'observation nous nous plaçons. Ainsi, la science ne connaît que des faits ; et cette connaissance, à une échelle donnée, est vraie. »<sup>9</sup>

7. R. Rolland, *Première lettre ouverte de Romain Rolland à Henri Barbusse*, «l'art libre», Bruxelles, 1922, cité dans le recueil *Romain Rolland, Textes politiques, sociaux et philosophiques choisis*, op. cit., p. 202.

8. H. Barbusse, *L'autre moitié du devoir, à propos du «Rollandisme»*, op. cit. p. 208.

9. R. Rolland, *Première lettre ouverte de Romain Rolland à Henri Barbusse*, op. cit., p. 216.

10. *Ibidem*.

11. *Ibidem*, p. 217.

12.. *Ibidem*, p. 217, 218.

Toutefois les lois que l'homme déduit des relations entre les faits ne sont pas des lois de la nature et ne seront de ce fait jamais objectives. Afin de définir les lois commandant aux faits, l'homme doit se baser sur des principes a priori auxquels ces lois vont s'appliquer et qui seront un garant de leur justesse. Une telle conception nécessite le passage à un certain niveau d'abstraction.

« Mais vous semblez confondre ces faits scientifiques avec des lois, en rapportant sur celles-ci la vérité de ceux-là. Déduire des faits une loi, c'est superposer à un groupe de faits une construction abstraite qui, elle, dépend des hypothèses métaphysiques fondamentales. En effet, pour établir une loi, on fait abstraction, dans un ensemble donné, de certains rapports, pour n'en considérer que certains autres. Et cette abstraction, qui n'est pas arbitraire, qui est légitime, n'en est pas moins une opération de notre cerveau, qui se surajoute à la réalité. »<sup>10</sup>

Nous voyons ainsi pourquoi Romain Rolland n'était pas d'accord avec la suite de la pensée de Barbusse, selon laquelle « quelle que soit la théorie qui prévaille sur la nature essentielle d'éléments comme l'espace, le temps ou la matière, la réalité des lois physiques ou chimiques n'en est pas entamée ». Or, ces lois n'existent pas dans la nature mais dans le cerveau humain. Comme l'avait démontré Kant, la connaissance dépend des moyens de perception et des sens de l'individu. La science est donc relative et la connaissance ne nous donne qu'une image approximative de la nature. Si l'on veut établir des lois objectives gouvernant la nature, on part en réalité d'hypothèses métaphysiques.

« Preuve en est que la loi de la gravitation et toutes les lois de la physique énergétique ont été modifiées par les théories d'Einstein. Diriez-vous que cela ne touche pas à leur réalité ? – Mais qu'est-ce que la réalité des lois ? Il n'y a pas de lois dans la nature. Elle ne nous livre que des rapports entre les faits ; et la loi vient de nous, de nous seuls. Si vous croyez que les lois naturelles ont une existence concrète, au livre de la nature, vous

êtes, Barbusse, un mystique sans le savoir. »<sup>11</sup>

Par la suite, Romain Rolland attirait l'attention du lecteur sur l'inadéquation fondamentale existant entre les sciences appliquées, notamment la sociologie, et les sciences exactes. Par cette idée il s'inscrivait dans la tradition de la pensée anti-positiviste, dont Ditley était considéré comme le « père ». Ce dernier mettait en effet l'accent sur la différence existant entre les sciences humaines et les sciences naturelles, et il regardait le système de Spencer comme une réelle fantaisie scientifique. Rolland attirait l'attention de Barbusse sur ce problème :

« Ici, vous commencez par sauter, d'un bond, des sciences pures aux sciences appliquées. [...]

Si les lois physiques ou chimiques sont déjà très difficiles à appliquer aux être vivants isolés, comment les appliquera-t-on à des colonies de vivants, où l'élément psychologique joue un rôle énorme, que nous sommes encore dans l'incapacité de déterminer ? On ne possède en sociologie que des lois de fréquence, approximations grossières. Et les seules lois mathématiques que l'on puisse y appliquer couramment sont... celles du calcul des probabilités !

Nous sommes loin de la géométrie sociale !...

Je conclus, mon cher Barbusse, que vous êtes un homme de foi. »<sup>12</sup>

Il est important de noter que Rolland traitait Barbusse de « mystique », d'« homme de foi ». Il l'expliquait par le fait que Barbusse, voulant justifier ses idéaux, se référait à leur prétendue scientificité. Or, ces lois scientifiques et indéterminables de la « géométrie sociale » dépendent en réalité d'hypothèses de base que Barbusse avait adoptées a priori et selon lesquelles il définissait toutes les lois. Un semblable procédé est visible dans la polémique de Brzozowski avec Spencer. L'auteur des *Flammes* considérait le philosophe anglais comme un idéaliste, puisque ce dernier ne sut justifier son idéal autrement que par la notion de bonheur. Or, le bonheur constitue justement cette hypothèse adoptée a priori, étant donné que rien, aucune loi de la nature ne prouve que le bonheur

est le but ultime de l'homme et sa plus importante valeur.

### III

Comme nous l'avons déjà remarqué, les partisans de l'éthique scientifique déduisaient les valeurs morales généralement admises de la loi nécessaire gouvernant les faits. Cependant selon Brzozowski la valeur ne pouvait pas être considérée au même niveau que le fait naturel. La valeur ne découle pas nécessairement des faits, elle est, de même que les lois scientifiques, une création de l'homme. En effet, la valeur constitue un certain idéal admis a priori par l'homme, comme imposé, vis-à-vis des faits naturels. L'homme perçoit ainsi les faits à travers cette valeur, et non au contraire, la valeur à travers les faits. À l'éthique scientifique Brzozowski opposait l'éthique apriorique de Kant. Kant nous incite à chercher un principe transcendant de certitude morale, c'est-à-dire une règle universelle, sur les bases de laquelle l'homme peut bâtir son système d'éthique. À la différence de l'éthique « apriorique », l'éthique scientifique ne se soucie pas de trouver un principe de certitude éthique. Elle résout ce problème en introduisant la notion de valeur comprise en tant que telle, comme le bonheur, dont il fut question plus haut. Le bonheur déduit des lois de la nature, identifié arbitrairement à une valeur absolue apparaît comme la mesure de toute morale. Et tout moyen permettant d'atteindre le bonheur constitue un impératif moral. Autrement dit, tout moyen est bon pour atteindre le but, a condition d'être efficace. Brzozowski s'opposait fermement à une telle manière de penser :

« parmi nombre de moyens conduisant à la réalisation d'une valeur, n'est pas toujours considéré comme juste celui qui, d'un point de vue purement technique de visée pratique, serait le meilleur. »<sup>13</sup>

Selon le penseur polonais, Spencer qui identifie la valeur morale à tout autre but de l'homme ne s'aperçoit pas que « lors de la réalisation d'une valeur, c'est le processus même de sa réalisation qui doit déjà être sa réalisation, que les moyens sont ici étroitement liés au but plus que dans tout autre cas »<sup>14</sup>. Autrement dit, Brzozowski

13. S. Brzozowski, *Kultura i Życie*, op. cit., p. 267.

14. *Ibidem*, p. 268.

15. H. Barbusse, *L'autre moitié du devoir, à propos du «Rollandisme»*, op. cit. p. 198.

16. R. Rolland, *Première lettre ouverte de Romain Rolland à Henri Barbusse*, op. cit., p. 203.

17. S. Brzozowski, *Kultura i Życie*, op. cit., p. 270.

18. R. Rolland, *Première lettre ouverte de Romain Rolland à Henri Barbusse*, op. cit., p. 205.

19. S. Brzozowski, *Kultura i Życie*, op. cit., p. 271.

s'opposait à la règle selon laquelle la fin justifierait les moyens. La question de la relation entre moyens et fin fut également soulevée par Rolland et Barbusse à l'occasion d'un problème historique concret, à savoir la révolution. Les deux auteurs s'opposaient sur la question de la nécessité de l'emploi de la violence dans la lutte révolutionnaire. Partant de la même position théorique que Spencer, Barbusse justifiait l'emploi de la violence au nom de l'efficacité, remarquant au passage que la position de Rolland était celle d'un moraliste et non celle d'un politicien :

« *La violence, ou plutôt la contrainte, car il n'y a pas lieu de donner d'avance la forme la plus tragique à cette indispensable prise en possession du pouvoir par les victimes et les exploités, hors des mains des usurpateurs actuels, est par elle-même un élément neutre. On ne peut la qualifier en bien ou en mal que selon l'usage qu'on en fait.* [...] »

*Son intervention n'est, à tous égards, dans l'ensemble de la conception sociale révolutionnaire [...] qu'un détail et qu'un détail provisoire.* »<sup>15</sup>

La pensée de Barbusse est empreinte d'un relativisme moral, que l'on retrouve d'ailleurs dans l'éthique de Spencer, comme dans toute éthique scientifique. Aussi bien Rolland que Brzozowski reprochaient à leurs « interlocuteurs » le relativisme. Citons la réponse de Rolland à Barbusse :

« *C'est en ce sens que j'ai écrit, dans Clérambault – (et je le pense plus que jamais) : - Il n'est pas vrai que la fin justifie les moyens. Les moyens sont encore plus importants au vrai progrès que la fin... – Car la fin (si rarement atteinte, et toujours incomplètement) ne modifie que les rapports extérieurs entre les hommes. Mais les moyens modèlent l'esprit de l'homme, ou selon le rythme de la justice, ou selon le rythme de la violence. Et si c'est selon ce dernier, aucune forme de gouvernement n'empêchera l'oppression des faibles par les forts.* »

*C'est pourquoi je regarde comme essentiel de défendre les valeurs morales, et plus encore peut-être dans une Révolution qu'en temps ordinaire. Car les Révolutions sont l'âge de la mue, où l'esprit des peuples est plus apte à changer.* »<sup>16</sup>

Ajoutons qu'un compte rendu critique de Clérambault (1920)

dans « Clarté » finit par éloigner définitivement Romain Rolland du groupe de Barbusse.

Dans les propos de Rolland, cités ci-dessus, apparaissent deux idées, sur lesquelles il serait important de s'arrêter. Tout d'abord, l'auteur notait que « *la fin est rarement atteinte et toujours incomplètement* ». Une semblable idée fut développée par Brzozowski lorsqu'il reconnaissait que le but de l'homme n'était pas le bonheur en tant que tel mais sa quête. Si nous considérons cette quête comme un moyen menant à une fin, il s'avère que le moyen est plus important que la fin elle-même. De plus, remarquait Brzozowski, l'homme appelle bonheur la réalisation de ses valeurs. Cette considération se réfère de même à l'éthique de la vie sociale. Les hommes ne tendent pas uniquement à s'adapter à un régime politique mais à la réalisation de certaines valeurs qui doivent être présentes dans ce régime. Il s'agit ici surtout de « *valeurs qui doivent être sauvegardées dans tous processus et toutes transformations* »<sup>17</sup>. Cette remarque nous conduit à la seconde idée importante de Romain Rolland, sa conviction selon laquelle il est nécessaire de défendre les valeurs morales lors de la mise en place de tout nouveau régime, surtout lorsqu'elle s'opère au moyen d'une révolution. Dans sa lettre à Barbusse, il notait qu'une Révolution qui néglige les valeurs morales « *est condamnée, tôt ou tard, à bien plus qu'à la défaite matérielle : - à l'écroulement moral* »<sup>18</sup>. Une telle déchéance menace le communisme, dont l'auteur prévoyait le déclin imminent.

Dans le même état d'esprit Brzozowski affirmait qu'il était essentiel de transformer tout régime du point de vue des valeurs, « *sans la réalisation desquelles tout bonheur est une déchéance morale* »<sup>19</sup>. Sur ce plan les chemins des deux idéalistes se rejoignent.

La lutte contre l'éthique scientifique n'est pas une chose nouvelle, et chez Brzozowski elle constituait en partie une réaction contre le positivisme et le matérialisme historique. La discussion entre Rolland et Barbusse dans laquelle les deux auteurs débattaient de la question de l'éthique scientifique en relation à un problème historique concret, ne trouva aucune solution, les deux écrivains n'étant pas parvenus à un accord. Ils ne faisaient que répéter les arguments qu'ils avaient exposés au début de leur polémique. Leur entente semblait

impossible comme l'est toute tentative de conciliation de la politique avec la morale.

Rolland et Brzozowski concevaient le marxisme comme une idéologie qui péchait par excès de dogmatisme, et qui ignorait la diversité de la vie. Brzozowski s'intéressait à la pensée théorique de Marx bien d'avantage que Rolland, les deux écrivains ayant découvert cette pensée à peu près au même moment (dans les années 90 du XIX<sup>ème</sup> siècle). Les deux auteurs s'intéressaient à l'aspect philosophique de la pensée marxiste, non à la notion pratique de lutte des classes. À la fois Brzozowski et Rolland n'étaient pas des hommes d'action, il étaient des penseurs voire plus, des idéalistes. Ils avaient besoin de foi pour vivre, d'où la similitude de leurs positions dans la polémique. Ils y défendaient les valeurs absolues, la vérité, l'humanité, sans lesquelles tout régime social est voué à l'échec. Il est vrai que Rolland s'est ultérieurement détaché de cette position afin de s'engager aux côtés de la révolution russe dans les années 30, mais le développement futur des événements le força à porter un regard critique sur cet engagement et à reconnaître son erreur. Malgré ces hésitations il était, jusqu'à la fin de sa vie fidèle aux idéaux énoncés lors de sa polémique avec Barbusse. Dans ses mémoires, il reconnut, comme en guise de justification, qu'en tant qu'idéaliste il n'aurait pas dû se mêler à la politique, car il en était toujours la dupe.

À la fin de leurs vies, aussi bien Rolland que Brzozowski se tournèrent vers la religion, montrant par cela leur profond besoin de foi, qui les accompagnait infailliblement tout au long de leur vie, étant à la base de leur idéalisme et peut-être aussi de certaines de leurs erreurs. En dépit de toutes les différences qui les séparaient, nous pouvons reconnaître que les voies spirituelles des deux artistes s'acheminaient vers la même direction.

*Article paru en 2006 dans Przegląd Literacko-filozoficzny. Traduction française d'Anna Sieroszevska-Kwiatek, en juin 2010, pour les Cahiers de Brèves.*

\* *Anna Sieroszevska-Kwiatek est docteur en littérature comparée de l'Université de Varsovie.*